

Transmission, imitation, apprentissage

La transmission est un substantif finalement assez vague pour recouvrir l'une des choses les plus importantes concernant à tout le moins le genre humain mais en fait également tout ce qui est vivant.

Pourquoi vague? Sans doute parce que très employé dans toutes sortes de sens et par là quelque peu érodé par l'usage.

C'est pourquoi il est prudent de l'associer d'emblée à d'autres mots afin de montrer dès le départ que ce ne sera pas « l-a-t-r-a-n-s-m-i-s-s-i-o-n » mais bien « la transmission ».

Une société qui ne transmet pas meurt après une génération. Le concept est donc bien vital.

Il y a transmission « de quoi » et transmission « comment ».

Le mot « imitation » est proche du « comment » et le mot « apprentissage » plus proche du « de quoi » sans que ces rapprochements soient ni complets ni uniques.

Mais tout d'abord, à tout seigneur tout honneur, re-visitons le mot transmission lui-même pour en faire une sorte de contour pratique.

1-La transmission, ses sens, ses contresens, ses absences, ses présences

Toute société cherche à transmettre ce qu'on pourrait appeler son identité d'une génération à l'autre et parfois encore plus fréquemment. C'est une part de son homéostasie.

Le vivant, par la reproduction, transmet des mélanges de gènes afin que les produits de la reproduction puissent être différents (gage de possible survie lors de changements environnementaux) tout en étant suffisamment proches (autre gage de survie). Donc dès le départ basique du vivant, il y a dans « transmission », à la fois un aspect préservateur, conservateur des acquis, mais aussi une pincée de changements « au cas où ».

Les ciseaux de l'évolution font les choix a posteriori.

On peut visualiser cela comme une bassin attractif dans lequel une société orbite de génération en génération.

La stabilité sans l'immobilité. Des chemins fermés dans l'espace des situations possibles.

La transmission joue alors un peu le rôle *de ce qui maintient la société sur son orbite*, enfin plus ou moins, les variations légères sont tout à fait permises et, grâce à ce mécanisme de transmission, sans conséquence grave.

Donc dans cette perspective, la transmission est ce que les cybernéticiens appellent: une rétro-action, un feed-back. On mesure les écarts par rapport au passé (l'orbite précédente) et ces écarts ne sont mesurables que par comparaison entre ce qui est et ce qui est transmis. Il faut ajouter à cela toutes les omissions et les erreurs de transmission, c'est le « bruit » de transmission absolument inévitable. Il faut donc avoir une sorte de robustesse par rapport à ce bruit.

Sans transmission, donc en son absence, c'est la trajectoire de l'ivrogne qui va n'importe où, qui n'orbite pas et très souvent meurt rapidement.

Toutefois la présence du mot ne suffit pas!

On entend souvent prononcer le mot « transmission » comme une espèce de conjuration ou d'incantation. Comme s'il se suffisait à lui-même.

Or en se contentant de transmettre l'information de l'orbite précédente à la suivante, il s'agit alors d'une simple communication bruitée de surcroit. c'est un contre-sens de « transmission » par rapport à ce propos. Un peu comme un thermostat qui communiquerait bien la température ambiante et la consigne mais n'en ferait rien. Aucune mesure d'écart entre les deux. Donc pas de régulation possible et, en fin de compte, pas de transmission.

Il faut que l'*écart* entre ce qui est et ce qui est transmis soit considéré, voire mesuré, pour qu'une action (entre autres ne rien faire) soit imaginable.

On dit toujours, « celui qui ignore l'histoire est condamné à la recommencer ». Cela est faux, celui qui ignore l'histoire fera « quelque chose » et peut-être « rien » mais sans rapport avec l'orbite précédente et revoilà le parcours de l'ivrogne.

On conçoit donc aisément à quel point les sens attribués à « transmission » sont nombreux. Pour notre usage dans ce texte, sans volonté d'être exhaustif, c'est la part que prend la transmission dans la régulation, l'homéostasie et la stationnarité d'une société qui vous l'aurez compris est le sens que nous privilégions.

Le mot « transmission » et mieux encore les actes que ce mot présuppose forment un champ sémantique assez vaste mais aussi un champ d'actions, d'interactions et de vécus d'une grande variété.

On l'a mentionné, pas de transmission implique la mort.

Il est donc temps de se tourner vers le « quoi » et le « comment ».

2-« Que » transmettre? Choix, évidences, croyances et apprentissage

Tout commence par des listes de compétences.

Lorsqu'on est enfant et qu'on va à l'école, les choix sont faits à notre place, on nous impose les compétences à acquérir.

C'est assez naturel finalement car nous sommes encore assez vierges de compétences mis à part la marche, un langage limité et quelques compétences motrices des mains et du visage. Tout est à apprendre!

Alors, suivant les cultures, on nous impose ceci ou cela comme *sujets* d'apprentissage, non pas encore comme méthode.

Ici l'accent sera mis sur l'écriture et la lecture, là sur la parole divine de telle ou telle religion, ou là encore sur le chant ou quelque instrument de musique.

Mais il y a encore de nombreuses situations où nous sommes « vierges » par rapport à ce que l'on se propose de nous apprendre.

Pensons aux formations que l'on propose (impose) aux personnes en recherche d'engagement chez un employeur, pensons aussi aux endoctrinements divers et

multiples, religieux ou non, qui sont des passages vers l'admission dans un ensemble d'humains.

A chaque fois, il y a un paquet de données qui sont proposées (imposées) comme sujet d'apprentissage. Ce n'est que dans des cas très particulier que nous avons la possibilité d'un choix.

Ces choix viennent plus tard: choix d'apprendre à nager, à pratiquer tel ou tel sport ou art, choix d'apprendre une langue, etc. Mais ce sont des cas tardifs dans une vie et dans une vie privilégiée disons-le.

Le contenuant de ces apprentissages est très varié aussi: textes, paroles ressassées, catéchismes divers, environnements adaptés comme dans les arts et les sports.

Souvent, un choix de vie, un choix de participation aux activités d'un groupe d'humains, contient implicitement des apprentissages qui, eux, ne faisaient pas partie explicitement de l'engagement primitif. On retrouve avec des choses à apprendre, des choses dont, la plupart du temps, on ne soupçonne même pas l'existence.

Mais le désir d'intégration au groupe est parfois suffisant et les apprentissages ont lieu. Par toutes sortes de média.

Il est temps d'en venir au « comment ».

3-« Comment » transmettre? Analogies, imitations, analyses

Les mille et unes manières d'enseigner défient toute analyse. Mais méfions-nous, comme l'écrit Pennac, il n'y a pas de pédagogie, il n'y a que des pédagogues!

C'est ce qui centre cette approche car les théories de l'apprentissage sont légions et commentées en de nombreux textes plus ténèbreux les uns que les autres. Souvent leurs auteurs n'ont jamais enseigné, souvent les auteurs prennent leurs méthodes pour des réalités un peu comme celui qui confond la carte avec le territoire. Beaucoup n'ont qu'une vague connaissance du territoire et n'en établissent pas moins les cartes.

Alors tournons-nous vers les formes vers lesquelles peuvent se tourner les pédagogues.

Il y a les formes écrites, les formes jouées en saynètes, les cours ex cathedra, et toutes les manières d'exprimer la matière à apprendre d'une façon claire et digeste pour nos cerveaux.

Ces « cours » pour prendre un terme générique, peuvent être payants ou gratuits. Les écoles, les universités, les abonnements divers en sont les témoins. Les résultats sont variés dans leur qualité et leur efficacité. Tous toutefois s'adressent à un cursus qui est censé devoir être appris. Ensuite, on passe à la pratique et aux applications avec dans les phases intermédiaires, des exercices pratiques, des laboratoires.

On l'aura compris, il s'agit ici d'une façon d'enseigner qui passe par une base de données, un « corpus », qui devrait devenir la possession de cerveaux aptes à les contenir et à les mettre en oeuvre.

Mais il y a une autre approche. Celle qui fait appel à l'imitation. Côtoyer un patron ou un maître en le regardant faire... C'est une autre façon d'apprendre.

Que cela soit bien clair, le maître peut ignorer qu'il a été choisi par un apprenti, un élève qui a décidé de l'observer et d'apprendre à partir de là. Souvent toutefois, il y a un contrat entre le patron et son élève, parfois payant fût-ce sous la forme d'un labeur.

Nous sommes là dans le champ de l'apprentissage par imitation. L'une des plus vieilles techniques utilisée par l'humanité. Apprendre en observant.

Il y a dans cette approche une motivation forte de l'élève, il n'est plus question de cette chose malléable qui caractérise l'approche ex cathedra, qui elle fait usage de textes, de séminaires, de vade mecum, etc. Dans cette dernière, ce sont les qualités d'absorption et de digestion consécutive qui sont les points importants.

Dans l'imitation, ce sont essentiellement des qualités motrices mais aussi des capacités de comparaisons associées à des capacités d'évaluations personnelles des acquisitions qui sont premières. C'est à la fois efficace et risqué.

Souvent on se heurte à une réticence de la caste des « patrons » à céder leur savoir-faire. Il y a une sorte de culture du secret qu'on retrouva dans les guildes d'autrefois. Il y a aussi cette segmentation entre les « patrons » et les « apprentis », segmentation nécessaire mais engendrant des refus et des contestations légitimes.

C'est ainsi que cette frontière devient perméable. Faiblement perméable mais pas infranchissable.

Ainsi la transmission par imitation agit au compte gouttes. Heureusement, il y a de très nombreux comptes-gouttes.

Alors que l'école travaille sur le plan du faire savoir, l'imitation travaille sur le plan du savoir faire. La première vise les facultés d'abstraction et de mémoire sémantique en premier, la seconde vise les facultés de concrétisation et de mémoire procédurale en premier.

En conclusion préliminaire

Un point qui devrait être évoqué est celui de la structure organisatrice d'une transmission quelle qu'elle soit. C'est souvent lorsque l'action doit suivre la transmission que ce problème se pose.

Bien sûr cela arrive lorsque l'élève est amené à *agir* sur la trajectoire de la société, de l'entreprise, du groupe. Il a une autorité souvent réduite par rapport au pouvoir organisateur qui l'a formé. Il y alors la question de toutes les formes d'obéissance ou de soumission. Pourtant la régulation du groupe, ce fameux « feed-back » doit pouvoir s'exprimer. Mais à quel point, sous quel contrôle.

Le mieux est de viser l'harmonie, le consensus. Mais ces mots sont eux-mêmes sujets à toutes les interprétations, toutes les émotions que les circonstances peuvent produire.

Nous sommes en plein dans le domaine des « hommeries ».

Les hommes servent-ils un groupe ou se servent-ils d'un groupe?

Vaste question...

